

connaît pas!" Et elles ont raison. Naturellement en s'exprimant ainsi, elles se restreignent aux modes régissant les mondains mondanisants et les toilettes. Et, dans ce sens, c'est vrai, je n'en connais rien. Et n'en veux rien connaître. Ce n'est pas mon affaire.

Quel besoin un prêtre a-t-il de savoir les motifs qu'ont les femmes de passer, du jour au lendemain, du chapeau minuscule au chapeau sans rivage? Quelles études le préparent à juger de l'opportunité savante des fourrures en vision pour les chaleurs d'été, et des dentelles légères sur les épaules et la gorge pour les vents froids d'hiver? Entendez-vous un missionnaire dissenter, au nom de la vie éternelle, sur l'esthétique des échasses et des talons trop hauts, sur l'antagonisme des entraves et de la liberté des courses, sur l'hygiène et la couleur des hauts-de-chausse, les robes imitées de l'accordéon, baissantes par le haut et montantes par en bas, et sur les cheveux transformés en "oreilles de casque"?

Non, non, tout cela ne le regarde pas, et ça lui est bien égal! Non pas qu'il se désintéresse aux misères de ses semblables. Il y compatit. Et quand il ne peut, comme aux affligés de la mode, apporter aucun secours il tâche sans y mêler le moindre sourire, d'offrir sa pitié. Il se dit en secret, lui du sexe laid, que les dons de Dieu valent la peine d'être mieux cultivés et qu'on a bien tort, les ayant reçus de s'ingénier à les défigurer et à s'enlaidir. Mais c'est là son moindre souci.

* * *

Le prêtre, comme tout catholique, voit dans la mode une ennemie de la charité et de la morale. Cela le regarde et c'est plus qu'il ne faut pour intéresser son ministère.

En un temps de vie chère et de souffrance comme celui où nous vivons, c'est frustrer la charité de ses droits que de gaspiller, au caprice de la mode, les revenus de sa fortune ou de son travail, en chiffons de luxe, en rivalités de table, en vanité tapageuse, en toilettes inutiles et sans cesse renouvelées. Quand on est déjà coiffé, ayant en plus des rechanges, c'est un acte d'anticharité de dépenser pour un chapeau neuf ce qui suffirait à une famille de pauvres pendant un mois. C'est presque cruel d'aligner le long de sa garde-robe tout un régiment de bottines, de dix, douze, quinze piastres la paire, de toutes les hauteurs, en cuir de toutes les souplesses, alors que de pauvres petits vont nu-pieds et que des fillettes du voisinage manquent la messe parce qu'elles n'ont pas de souliers. C'est le fait d'un mauvais cœur, quand la Mode et la Pauvreté demandent en même temps, de lésiner avec celle-ci ou de l'envoyer se balader, et de céder largement et lâchement à toutes les tyrannies de l'autre. C'est une vanité à faire rougir, en présence de tant d'enfants déguenillés et de pauvresses n'osant pas sortir de crainte qu'on les regarde, de s'étaler dans sa voiture ou dans la rue, comme une réclame de grande faiseuse, avec un éclat de richesse, de brillants, de velours et de soie, d'attitudes extravagantes et qui ont l'air de crier: "Regardez-moi donc!"